DANS LA RUE... PARMI EUX

TÉMOIN DE LA
FOI AU MILIEU DES EXCLUS

. . . MIKE YANKOSKI . . .

« Dans *Sous les ponts*, Mike Yankovski pratique un christianisme à la dure. Il traîne avec les alcooliques, les toxicomanes et les malades mentaux. Il dort dans les foyers et sous les ponts. Il fait la manche pour pouvoir payer le bus et mange ce qu'il peut piquer dans les poubelles. Oui, il a du cran. Mais il a également la foi. Mike prend Christ au mot et défie les lecteurs de rassembler leur courage pour vivre la vraie foi chrétienne. »

—Dean R. Hirsch
Président de World Vision

« Toute personne dont le cœur bat profitera de la lecture de ce livre. Montrant l'exemple, Mike Yankovski emmène ses lecteurs dans son étonnant voyage le long des rues oubliées de l'Amérique. C'est dans les endroits les plus sombres, où la plupart des autres choisissent de ne pas regarder, que Mike a choisi d'aller. Ce livre est si profondément touchant que l'émotion est vite envahie d'un désir honnête de faire la différence en faveur de celui que notre cher Seigneur appelle l'un de ces plus petits'. »

—Kim Meeder
auteur du best-seller *Hope Rising*

Originalement publié en anglais sous le titre
Under the Overpass par Multnomah Publishers, Inc.
Copyright © 2005 par Michael G. Yankoski III

Avec la permission de Gospel Literature International.
Copyright © 2011 de l'édition française par
les Éditions Ministère Multilingue International
Longueuil (Québec) Canada
Tous droits réservés

Sauf indication contraire, les citations bibliques sont extraites de la Bible Louis Segond 1910.

Traducteur : Philippe Le Perru
Mise en page : Alain Auger
Couverture : Alain Auger

Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Québec, 2011.
Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Canada, 2011.

Imprimé au Canada

Données de catalogage avant publication (Canada)

Yankoski, Michael

Dans la rue-- parmi eux : témoin de la foi au milieu des exclus

Traduction de : Under the overpass.

ISBN : 978-2-89576-111-2

1. Yankoski, Michael. 2. Itinérance - États-Unis. 3. Vie spirituelle. 4. Sans-abri - États-Unis - Biographies. I. Titre.

HV4505.Y3614 2011 305.5'692092 C2011-940358-7

Ce livre est sous la protection des lois sur les droits d'auteurs du Canada. Il est interdit de reproduire ce livre en tout ou en partie pour des fins commerciales. L'utilisation de courtes citations ou la copie de pages pour des fins d'études personnelles ou en groupe est permise et encouragée.

AVANT-PROPOS

Ryan Dobson

J'ai lu récemment un livre de A. W. Tozer sur le leadership chrétien. Voici ce qu'il y écrit : « Dieu dit : 'Je suis prêt à déverser un petit feu dans ton cœur, dans ton être spirituel !' »

Nous répondons : « Non, Seigneur, excuse-moi s'il te plaît. Cela ressemble à du fanatisme–et en plus, je serai obligé d'abandonner certaines choses ! » Ainsi, nous refusons de satisfaire son désir, même si nous voulons tous les bienfaits de la croix.

Sous les ponts N'EST PAS l'histoire d'une personne qui a refusé d'accomplir la volonté de Dieu ou son désir pour sa vie. C'est l'histoire fascinante, captivante, terrifiante, encourageante, motivante, attristante, ÉTONNANTE d'un jeune homme qui est mort à lui-même avec la foi et l'assurance que Dieu connaît le mieux.

Il est rare qu'un livre m'émeuve à ce point. Il m'a poussé à réexaminer ma vie à l'âge de trente-quatre ans et à me demander : « En fais-je assez ? Suis-je à l'écoute du murmure doux et léger qui me pousse doucement à marcher plus près de Lui ? »

S'il y a jamais eu un temps propice au réveil et un temps propice pour qu'une génération tourne ses regards vers Dieu, ce temps est venu. Cela commencera avec des jeunes gens et des jeunes femmes comme Mike, qui a abandonné tout ce qu'il avait (affaires person-

nelles, statut, richesse, orgueil, relations, confort, influence, santé et bien-être) pour suivre l'appel de Christ.

Mike Yankovski n'a pas de « petit feu » dans son cœur. Il en est dévoré. Laissez ce livre enflammer votre être spirituel, votre cœur et votre âme.

—Ryan Dobson
Auteur de *Be Intolerant* et *2Die4*
2005

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Avant que vous ne vous lanciez dans ce voyage, il faut que je vous dise quelque chose. Le jargon de la rue n'est pas très joli. Les gens qui y vivent peuvent rassembler plus de grossièretés et de jurons que vous ne l'imaginez. Les vulgarités et les insultes les plus grossières font partie de leurs conversations quotidiennes, même entre amis. Mais, par respect pour nos lecteurs et les valeurs propres à cette maison d'édition, cet élément de la vie de la rue est absent de ces pages que vous vous apprêtez à lire.

DÉPASSER DE VINGT MINUTES LE MONDE

Les vrais coups de poing ne sont pas aussi secs et propres qu'Hollywood veut bien nous le faire croire. Ils sont plus profonds, plus épais. Si vous les entendez de près, leur bruit ne provoquera pas en vous une poussée d'adrénaline. Il fera sombrer votre estomac.

Les coups de poing, les cris, les jurons et les coups de pied auxquels nous avons assisté hier soir dans le parc étaient une réalité. Le sang était réel, lui aussi. C'était une nuit froide de plus, à San Francisco …

LE REMBOURSEMENT

J'avais marché contre le vent jusqu'à l'endroit où Sam était assis, le dos contre le mur de ciment et de briques qui entoure la jardinière, à l'entrée du Golden Gate Park, sur la Haight Street. Tout ce que j'avais trouvé à manger ce jour-là, c'était un hamburger à 99 cents, qui ne semblait pas se trouver à l'aise dans mon estomac. J'ai grogné et me suis étiré, puis je me suis assis par terre à côté de Sam, me frottant les mains pour essayer d'éprouver de nouveau quelques sensations dans les doigts.

—Tu sais que tu as froid quand tes doigts sont trop durs pour jouer de la guitare, a dit Sam.

Il avait déposé soigneusement sa guitare sur des fleurs mortes, dans la jardinière qui se trouvait derrière nous. Le brouillard tournoyait très haut, au-dessus de nous et de temps à autre, une rafale de vent froid projetait les ordures et la poussière sur notre visage. L'air était rempli de la puanteur de l'alcool, des cigarettes, de l'odeur des corps et des joints. Même quand il y avait le vent, c'était écœurant.

Près de nous, six personnes jouaient avec des pièces de vingt-cinq cents, un jeu au cours duquel la personne qui lance sa pièce le plus près possible du mur sans le toucher rafle la mise, c'est-à-dire prend les pièces des autres concurrents. C'était un excellent moyen de passer le temps et de se faire un peu d'argent.

L'une des filles a alors lancé sa pièce et l'a fait claquer sèchement contre le mur. Un lancer terrible. Elle a laissé échapper ensuite une bordée de jurons, puis a déambulé jusqu'à un type qui était très lourdement tatoué. Le type était appuyé contre une clôture en fer et fumait un joint. Elle l'a embrassé, sans paraître se rendre compte qu'elle interrompait sa conversation avec l'homme qui était à côté de lui.

—Je peux avoir une pièce, chéri ? l'a-t-elle supplié, en le regardant dans les yeux.

—Bien sûr, a-t-il répondu en grognant, avant de fouiller dans sa poche et d'en tirer deux pièces sales.

La fille les a attrapées, puis est retournée en courant au jeu, prête pour la seconde partie.

—Tu me paieras plus tard, lui a-t-il hurlé.

—Tu peux parier que je vais le faire, a-t-elle répondu, avec un sourire ironique dans sa direction.

Une rafale fraîche de vent humide m'a comme enfoncé un peu plus dans mon sweat-shirt crasseux. Le froid de San Francisco est bizarre. Lourd et pénétrant. Deux mois plus tôt, dans les rues de

Washington, Sam et moi ne savions pas quoi faire pour échapper à la chaleur.

Sam parlait.

—Il y a une montagne, chez nous, que nous avions l'habitude d'escalader, tôt le matin, simplement pour admirer le lever du soleil. Un jour, nous voulions jouer des chants de louange là-haut. Nous avons donc emporté une guitare jusqu'au sommet. Mais une fois arrivés là-haut, personne n'a pu jouer parce que nous étions tous gelés.

Sam a jeté un regard plus profond sur le Golden Gate Park, qui s'étendait loin de nous sur près de trois kilomètres, jusqu'au bord l'océan Pacifique.

—Dis donc, ça me paraît bien loin, tout cela.

—Ouais, c'est sûr, lui ai-je dit, pendant que mon esprit essayait de se mettre à l'aise en pensant à des rêves familiers : les membres de ma famille étaient sans doute assis autour de la table pour le dîner et mes camarades d'étude se rendaient peut-être au cinéma, ce soir.

—C'est sûr, ai-je répété.

C'est à ce moment-là que tout a sombré dans le chaos.

—Tu te prends pour qui, espèce de … !

Marco, le leader incontesté du gang qui se trouvait à l'entrée du parc, criait à la figure d'un type qui se trouvait en face de lui. Puis, alors que tous les yeux étaient braqués sur lui, il a envoyé deux coups de poing à la poitrine du type, lui faisant expirer tout l'air qu'il avait en lui, avec un « oh » dégoûtant et le mettant littéralement k.o.

En un instant, le parc est entré en éruption. On a alors entendu des cris et des jurons. Tout le monde semblait vouloir se mêler à la bagarre. Les lanceurs de pièces qui se trouvaient à côté de nous sont venus en courant rejoindre les bagarreurs et le dernier lancer s'est terminé dans l'indifférence générale, avant de résonner une dernière fois.

En quelques secondes, près d'une vingtaine de types envoyaient des coups de poing, des coups de pieds, des hurlements, des jurons

et se déchiraient entre eux. Les chiens aboyaient et grondaient. Quelque trente autres occupants du parc, dont la plupart étaient ivres et titubaient, se sont rassemblés pour applaudir.

Au centre de toute la scène, Marco tirait d'une main sa victime pendant que les amis de l'homme tiraient dans l'autre direction. Les alliés de Marco ont alors compris qu'ils avaient une bonne occasion de donner des coups dans la figure du type ou de lui planter leurs bottes à talons de fer dans le ventre.

Quand les premières gouttes de sang ont commencé à couler sur le ciment, la bagarre a pris une autre tournure.

—Emmenez-le à l'intérieur, emmenez-le ! a crié quelqu'un. Ils voulaient tous traîner leur proie à l'intérieur du parc, loin des policiers ou de quelque passant qui risquerait de gâcher leur plaisir.

Sam et moi, nous étions debout, regardant autour de nous dans l'attente d'une patrouille de police et de quelque signe qui nous permettrait de penser que tout cela ne se terminerait pas par une mort d'homme dans le Golden Gate Park. Mais rien.

—Il vaut peut-être mieux que nous partions d'ici », ai-je marmonné doucement. Sam était d'accord.

Pendant que nous ramassions nos affaires en traînant un peu, la bagarre s'est déplacée un peu plus loin dans le parc. Tout ce que je pensais faire, c'était de prier–et de me demander encore avec étonnement ce qui nous avait pris, à Sam et moi, lorsque nous avions décidé de quitter notre petit monde confortable … et nous plonger là-dedans.

LE SCINTILLEMENT D'UN ÉCLAIR

L'idée était entrée dans mon esprit un dimanche matin, alors que j'étais assis à l'église. Le pasteur livrait un sermon puissant sur le fait de

vivre la vie chrétienne. La substance du message était, en quelque sorte : « Soyez le chrétien que vous prétendez être. »

Soudain, j'ai été choqué de réaliser que je venais de dépasser de vingt minutes le monde qui avait besoin que je sois le chrétien que je prétends être, afin d'entendre un sermon intitulé : « Soyez le chrétien que vous prétendez être. » J'allais bientôt repasser devant ce même monde pour retrouver le privilège de ma vie confortable sur le campus d'une université chrétienne.

Pensant à l'avance à la semaine prochaine, je savais que plusieurs choses se produiraient. Je savais que j'entendrais davantage de cours sur le fait d'être un chrétien attentif ou qui vivait une vie sainte. Je lirais davantage de livres sur la nature de Dieu et sur ce dont le monde avait besoin aujourd'hui. Je passerais plus de temps, tard le soir, dans un bar avec mes amis, en abordant les questions ultimes et en exprimant de belles opinions sur le monde.

Puis je sauterais dans mon lit chaud et éteindrais la lumière. Un autre jour prendrait fin.

Mais nous avions été créés pour être et pour faire, pas seulement pour discuter. L'hypocrisie de ma propre vie me troublait. Certes, je n'étais pas aux prises avec un péché envahissant, mais en même temps, dans ma vie, je n'arrivais pas à trouver un fil d'obéissance radicale et vivante entre ce que je *disais* sur mon propre monde et la manière dont j'y *vivais*. Oui, j'affirmais que Christ était ma forteresse, ma paix, mon soutien, ma joie. Mais je faisais tout cela à partir du confort de ma vie en tant que membre de la classe moyenne supérieure. Je n'avais jamais vraiment eu l'occasion de mettre mes prétentions à l'épreuve.

J'étais donc assis à l'église et je m'efforçais de me souvenir d'un moment où j'avais vraiment eu besoin de m'appuyer pleinement sur Christ et non sur mes propres capacités. Peu de choses me venaient en tête. Que disait déjà la déclaration de Paul, dans les Philippiens :

« J'ai appris à être content de l'état où je me trouve. Je sais vivre dans l'humiliation et je sais vivre dans l'abondance » (Philippiens 4.11-12).

Dans l'humiliation ?

L'idée est arrivée d'un coup–comme le flash d'une caméra ou le scintillement d'un éclair. Cela m'a coupé le souffle et a changé ma vie. Et si je quittais le confort de mon existence actuelle sans rien, sinon Dieu et que je mettais ma foi à l'épreuve, aux côtés de ceux qui vivent avec rien, tous les jours ?

Le tableau qui m'est venu en même temps que la question me représentait comme un sans-abri et affamé dans les rues d'une ville américaine.

Sur les talons de cette idée sont apparues les questions suivantes : Et si je ne croyais pas vraiment les choses que j'affirmais avec autant de certitude ? Si, par exemple, je ne croyais pas vraiment que Christ est mon identité, ma force, mon espoir ? Ou pire encore, si je faisais le saut de la foi, mais que Dieu ne me rattrapait pas ? Mon esprit passait tout cela en revue.

Puis il y avait les questions pratiques. Serais-je capable de survivre dans la rue ? Jusqu'à quel point voulais-je vraiment apprendre à être content de l'*état* où je *me trouverais* ? Qu'en penseraient mes amis ? Qu'en penseraient mes parents ? Mes pasteurs ? Mes professeurs ? Allais-je bien le supporter ? Et si je tombais malade ? Et si je souffrais de la faim ? Et si je me faisais tabasser ? Et si je gelais ?

Et si je me trompais ?

Suis-je fou ?

Vais-je mourir ?

Mais j'avais déjà pris ma décision. A la sortie de l'église, ce matin-là, j'étais la proie d'une grande idée, assailli par des dizaines de questions, convaincu qu'au plus profond de mon cœur, j'avais entendu un murmure doux et léger, qui me disait : « Suis-moi. »

« POURQUOI VOUDRAIS-TU FAIRE CELA ? »

Bien évidemment, ce que mon idée réclamait, en réalité, a mis du temps à s'ancrer en moi. Il allait falloir que je mette en attente le reste de ma vie, que je quitte l'école et que je me lance dans des mois de risque, de rejet et d'une misère totale. Il n'y a pas beaucoup de brochures qui vous aident dans ces cas-là.

J'ai commencé par ma famille. Quand je les ai appelés pour leur parler de ma longue et enthousiasmante randonnée, j'ai été accueilli par un long silence. Ont suivi quelques phrases qui exprimaient l'incrédulité et la stupéfaction.

—Pourquoi veux-tu faire *cela* ? m'a demandé mon père.

Déterminé à l'écouter jusqu'au bout, je lui ai demandé d'expliquer ce qu'il voulait dire.

Il l'a fait.

—Pourquoi veux-tu quitter l'école, tes amis, ta famille, ta vie actuelle et faire cela ? Pourquoi veux-tu nous faire plonger, ta mère et moi, dans le stress, la confusion et l'inquiétude ? Pourquoi veux-tu mettre en danger tout ce pour quoi tu as travaillé si dur, tout ce que nous avons payé et tout ce que tu peux attendre de l'avenir, pour *cela* ?

Chacune de ses questions faisait son effet. J'ai réfléchi pendant un instant.

—Bon, ai-je dit enfin, c'est assez compliqué, en fait. Je crois que je dois le faire. Je ne suis pas encore complètement sûr que je vais le faire. Je dois encore en parler avec pas mal de gens. Mais je crois que c'est quelque chose que je dois faire.

Dans deux mois environ, je rentrerais à la maison pour l'été. Mes parents m'ont dit que nous en profiterions alors pour discuter un

peu plus de cette idée folle. Nous avons convenu de le faire en tête à tête. Ce serait une conversation plutôt difficile.

Je me suis mis à faire des recherches sur la vie des sans-abri des rues américaines. J'ai lu des récits de première main, des études de sociologues, des autobiographies de gens qui avaient consacré leur vie à travailler avec les sans-abri et les toxicomanes.

Même au premier coup d'œil, l'étendue de cette réalité en Amérique était bien pire que ce que j'avais imaginé. D'après la *National Coalition for the Homeless* [Coalition nationale en faveur des sans-abri], aux Etats-Unis, ce sont plus de 3,5 millions de personnes qui font l'expérience de la rue, pratiquement tous les ans. Ce qui signifie que, cette année, près d'un pour cent de la population va trouver sa nourriture dans les poubelles et dormir sous les ponts.

Très vite, j'ai commencé à rencontrer une fois par moi le directeur du foyer d'accueil de Santa Barbara. Puis je me suis porté volontaire auprès de la mission, deux fois par semaine, afin d'en apprendre davantage sur ces hommes et ces femmes qui en franchissaient le seuil.

Pendant l'année suivante, j'ai probablement ressemblé à tous les autres étudiants de l'université qui étudient sans relâche, jouent de tout leur cœur, jonglent avec les cours et travaillent. Mais pendant ce temps-là, j'ai continué à entretenir mon idée folle. A ma grande surprise, à chaque virage et au cours de chaque conversation, l'idée était toujours confirmée. Même les gens qui auraient dû me dire « non » m'encourageaient, au contraire, à persévérer.

LE CONSEIL DES AMIS

Un jour, je me trouvais dans le bureau du président de la mission de secours de Denver et je lui exposais mes idées. Je me disais que, s'il

existait une personne qui en connaissait suffisamment pour me dire de faire marche arrière, ce devait être lui. Mais après avoir réfléchi un instant, il a relevé la tête, intrigué par ce qu'il s'apprêtait à dire.

—Je n'arrive pas à croire que je dis une chose pareille, a-t-il dit, mais je pense que ton idée est bonne. Et j'ai comme l'impression que c'est très important pour toi de faire cela. Cela va s'avérer dangereux, bien évidemment et tu n'as aucune garantie. Mais si tu te prépares bien, tu peux réussir. Ce qui est sûr, c'est que tu ne seras plus le même quand tu reviendras.

En sortant de son bureau, j'étais convaincu, pour la toute première fois, que ce que je voulais voir arriver *allait* arriver. Et il y avait autre chose encore : cette invitation à commencer mon voyage en inspectant son local, tout comme n'importe quelle personne de passage venue de la rue.

C'est à peu près à cette époque-là que j'ai acquis la conviction que j'avais besoin d'un groupe de conseillers qui m'apporteraient une direction et me tiendraient responsable. Proverbes 15.22 dit : « Les projets échouent, faute d'une assemblée qui délibère ; mais ils réussissent quand il y a de nombreux conseillers. » Je voulais être sage et réussir et, plus que cela encore, je voulais glorifier le Seigneur dans tout ce que cette idée entraînait. Je me suis donc mis à prier que Dieu me conduise vers les bonnes personnes.

Il n'a pas fallu longtemps pour dresser une liste d'hommes qui avaient eu, ou avaient encore un impact significatif sur ma vie en tant que chrétien : le pasteur de mon campus, le pasteur de mon groupe de jeunesse, deux présidents de missions de secours, un ami proche de l'Oregon et un professeur. Chacune de ces personnes auxquelles j'ai pu parler a répondu de manière positive à ma proposition et a accepté d'être mon mentor et de me conseiller.

Avec leur aide, j'ai commencé à élaborer un plan de voyage. Après avoir examiné de nombreuses alternatives, nous nous sommes fixés

sur six villes : Denver, Washington, Portland, San Francisco, Phoenix et San Diego. Ces villes semblaient représentatives du monde des sans-abri dans les villes d'Amérique et c'étaient des endroits où je disposerais d'un contact personnel de sauvegarde d'une sorte ou d'une autre, en cas d'urgence.

Mes conseillers m'ont également aidé à affiner mon dessein général. Nous en sommes arrivés à trois objectifs :

1. Mieux comprendre la vie des sans-abri en Amérique et découvrir directement comment l'église répond à leurs besoins.
2. Encourager les autres à vivre « ouvertement » pour Christ, de toutes les manières dont Dieu leur demande de le faire.
3. Apprendre d'une manière personnelle ce que signifie dépendre de Christ pour mes besoins physiques quotidiens et faire l'expérience du contentement et de la confiance en Lui.

L'ENTRÉE EN SCÈNE DE SAM

Puis s'est posée la question de la compagnie. Jésus a envoyé ses disciples par groupes de deux. Ce modèle me semblait convenir également à ma nouvelle entreprise. En outre, *je tenais à avoir* un compagnon de route. Je m'imaginais passer de longues nuits solitaires, blotti dans une cage d'escalier. Je m'inquiétais des agressions. Etre avec quelqu'un d'autre rendrait les choses plus faciles.

Il s'est cependant avéré difficile de trouver un partenaire pour le voyage. Quelques amis que j'ai approchés n'ont pas compris la vision. D'autres ne pouvaient pas s'absenter de l'école ou du travail.

Trois mois avant la date prévue pour mon départ vers les rues, il apparaissait que j'allais devoir partir tout seul. C'est alors que j'ai rencontré Sam Purvis.

Avec son mètre quatre-vingt-dix environ et d'un poids à peu près égal au mien, Sam était un atout important. Il est quand même plus dur de chercher des ennuis dans les rues à deux grands gaillards. Sam était d'un caractère facile et avait besoin de passer chez le coiffeur. J'ai tout de suite vu les possibilités qu'il présentait.

Sam avait fréquenté l'université de l'Oklahoma pendant un semestre et il prenait un semestre de congé. Il se trouvait sur mon campus et il avait entendu parler de mon projet par le téléphone arabe. Plus nous avons parlé, plus il était intéressé par l'idée de m'accompagner. L'enthousiasme de Sam pour ce voyage et sa passion pour le service de Dieu m'encourageaient. Bien que nous n'ayons eu que quelques conversations, je ressentais un lien et une unité authentiques dans notre cœur et notre vision.

Nous avons convenu de prendre deux semaines pour réfléchir, prier à ce sujet et pour donner à Sam le temps de rencontrer son mentor et son pasteur, chez lui dans l'Oregon. Deux samedis plus tard, au cours d'une conversation qui a duré deux heures, Sam et moi sommes tombés d'accord.

LES DOCUMENTS POUR LE VOYAGE

Nous avons décidé de partir pour une durée de cinq mois. Nous commencerions par la mission de secours de Denver, puis nous nous rendrions à Washington pour vivre dans les rues de la capitale. Ce serait ensuite Portland, puis San Francisco, Pheonix et enfin San Diego.

Dès le début, nous avons compris que nous ne *serions* pas vraiment des sans-abri. Nous serions de simples voyageurs dans ce milieu particulier caractérisé par le besoin. Nous serions comme des visiteurs privilégiés parce qu'à tout moment, si nous le désirions, nous pourrions quitter les rues et rentrer à la maison. La plupart des gens qui vivent dans la rue n'ont pas une telle option.

Mais autant que possible, nous voulions *expérimenter* la vie des sans-abri. Cela signifie, entre autres choses, que nous n'emporterions avec nous que le strict nécessaire. Donc, pas de téléphone portable, pas de carte de crédit et pas de vêtements de rechange. Nous survivrions comme la plupart des autres hommes et femmes qui vivent dans la rue : nous allions mendier, nous mangerions dans les missions de secours ou nous ferions les poubelles et nous dormirions dehors ou dans les foyers.

Nous n'emporterions que ce que nous pouvions porter. Comme vêtements pour les cinq mois à venir, nous aurions deux boxers, un short, un jean, un T-shirt et un sweat-shirt. Quelques livres ou journaux. Deux guitares cabossées pour nous aider à mendier, un point, c'est tout.

Nous garderions le secret sur notre arrière-plan et notre but parce que si quelqu'un ou une organisation savait que nous *avions choisi* d'être des sans-abri, leur réaction vis-à-vis de nous serait différente. Autant que possible, nous voulions expérimenter la réalité.

Nous prendrions l'autocar de la compagnie Greyhound et nous paierions nos trajets avec le fruit de la mendicité. Mais comme nous voulions passer notre temps comme des sans-abri dans les villes plutôt qu'installés dans un bus pendant deux semaines à travers le pays, nous avons établi deux exceptions : nous prendrions l'avion pour nous rendre de Denver à Washington et de Washington à Portland.

Afin de rester en contact avec nos familles respectives, nos conseillers et ceux qui priaient pour nous, nous utiliserions notre adresse courriel dans les commerces locaux, ainsi qu'un appel téléphonique de temps en temps. Nous avons pris également suffisamment d'argent liquide pour pouvoir prendre le taxi, en priant de ne jamais y avoir recours (comme cela s'est passé), au cas où l'un de nous se ferait poignarder ou aurait besoin de se rendre d'urgence à l'hôpital.

Cela nous laissait deux achats principaux à faire pour notre nouvelle vie dans les rues. Quelques jours avant de partir, nous sommes allés dans un magasin d'articles d'occasion et avons acheté deux sacs de couchage (à trois dollars pièce) et deux sacs à dos (à quatre dollars pièce).

Donc sept dollars chacun.

Nous étions maintenant prêts.

L'INVITATION AU VOYAGE

Le 27 mai, nous sommes sortis de notre ancienne vie. Depuis ce jour-là et jusqu'au 2 novembre, nous avons dormi dans la rue, dans des foyers ou sous des ponts. Nous avons mangé ce que nous avons trouvé dans les poubelles ou dans des soupes populaires. Nous avions l'air dégoûtant et notre odeur était elle aussi dégoûtante. En un mot, nous étions dégoûtants, tout simplement. La plupart des gens qui nous côtoyaient nous fuyaient, nous oubliaient, nous ignoraient. C'étaient de braves gens, tout à fait acceptables, qui ressemblaient à ce que nous étions auparavant et à ce que vous êtes.

Bien que notre voyage nous ait conduits vers de nombreuses destinations qui constituaient autant de défis et qui étaient froides et même brutales–comme la soirée dans le Golden Gate Park, nous avons fait, par la grâce de Dieu, ce que nous avions planifié et nous

avons beaucoup appris en route. Par exemple, que cette foi dépasse de loin le simple « amen » prononcé à la fin du sermon, le dimanche matin ; que le confort et la sécurité que nous nous efforçons tant de nous assurer n'approche même pas la « vie abondante » que Christ promet ; et que Dieu est fidèle et bon, même quand nous ne le sommes pas.

Vous vous êtes peut-être, vous aussi, sentis poussés vers une vie marginale–un lieu ou une tâche où, comme Frederick Buechner l'a dit, « la grande miséricorde de Dieu et la grande faim de Dieu se rencontrent. » Si ce n'est pas encore le cas, votre cœur est-il prêt à cette éventualité si elle se présente ?

Dans un cas comme dans l'autre, je vous invite à faire ce voyage avec nous, dans le monde quotidien des centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants qui constituent la population sans-abri des Etats-Unis. Nous avons décidé d'aller au-delà du bord, avec Dieu. Un jour prochain, je prie que vous y alliez vous aussi. Et quand cela arrivera, je pense que vous trouverez ce que nous avons trouvé …

Un monde plus grand et davantage de raisons de s'en occuper.

Davantage de gens oubliés, ruinés et beaux que nous imaginions de trouver et davantage de raisons d'espérer en leur rédemption.

Un Dieu plus grand et davantage de raisons de voyager avec lui n'importe où.